La fresque d'*Héliodore* est la plus importante de la seconde des chambres du Vatican, à laquelle elle a donné son nom. Il en existe plusieurs copies, une entre autres au musée de Toulouse. Elle a été gravée par A. Meldolla, L. Maratte, Fr. Aquila, J. Fricquet, P. van Ballin (d'après un dessin de P. van Lint, sans le groupe du pape et de sa suite), J. Volpato, G. Mochetti, P. Anderloni, etc.

Le sujet d'*Héliodore chassé du temple* a été peint par Fr. Solimena (musée du Louvre, nº 406, gravé par P.-A. Martini), par Bertholet Flemalle (musée de Bruxelles), etc.

Héliodore chassé du temple, peinture murale d'Eugène Delacroix, dans l'église Saint-Sulpice, à Paris. Héliodore s'apprêtait à quitter le temple avec ses soldats chargés des trésors sacrés : soudain, les anges justiciers fendent l'air et se précipitent sur le profanateur; l'un d'eux, couvert d'une cuirasse étincelante, le casque en tête, le sceptre haut, les ailes frémissantes, est monté sur un cheval gris de fer qui se cabre, qui hérisse sa crinière et qui heurte de son sabot la poitrine du préfet de Séleucus. Celui-ci, terrassé, éperdu, agite convulsivement les bras. Les deux autres anges, armés de verges, le frappent à coups redoublés; l'un d'eux, la tête en bas, la robe flottante, rappelle par l'audace du raccourci le fameux *Saint Marc* du Tintoret; l'autre se lance horizontalement de gauche à droite; il a les bras et le torse nus. Ces deux anges n'ont pas d'ailes; mais il y a tant de hardiesse et de fougue dans leurs mouvements, qu'ils paraissent soutenus en l'air par une force vraiment surhumaine. Les soldats, épouvantés, ne songent qu'à fuir; ils se pressent, se bousculent, se renversent près de la porte du temple, qui s'ouvre à droite, au bas d'un vaste escalier, sur les marches duquel se passe la scène. A gauche, cet escalier conduit aux galeries supérieures du temple; une femme en gravit les degrés, les mains jointes et levées vers le ciel. D'autres femmes, des enfants, des lévites, contemplent du haut des galeries le terrible spectacle; parmi eux on distingue le grand prêtre Onias, qui fait un geste de malédiction. Des colonnes gigantesques soutiennent les voûtes du temple; entre les deux qui partagent le fond de la composition, s'agite un vaste rideau de pourpre, soulevé et tourmenté par le vent. Tout ce fond d'architecture est magnifique : la lumière y joue, l'air y circule.

Cette composition, exécutée en 1861 pour la décoration de la chapelle des Saints-Anges, est une des meilleures productions de l'auteur. Elle n'a sans doute ni la noblesse ni la grandeur de style de celle de Raphaël; mais on y trouve des qualités de mouvement, une puissance d'expression et une force de couleur qui en font une des pages capitales de l'école contemporaine. Toutes les figures se meuvent, traduisant par des attitudes pleines de vérité les sentiments qui les animent. A défaut d'une beauté sereine, idéale, céleste, les anges ont une énergie, une fureur d'allures, une vigueur d'élan, une véhémence et une implacabilité qui impressionnent vivement. La scène est disposée d'une façon originale; le décor est grandiose. Quant à la couleur, elle est superbe. « Un peintre coloriste comme Eugène Delacroix, a dit Th. Gautier, ne pouvait manquer l'occasion d'un trésor éventré et pillé; il s'en est donné à cœur joie. Quel splendide ruissellement de vases, de plats, de cassettes, de brocarts, de colliers d'or et de perles! Quel éparpillement de sicles et de monnaies orientales! La lumière met ses paillettes sur les rehauts des orfèvreries, traverse d'un rayon rouge ou vert les cabochons enchâssés dans les tiares, glace d'orfrois les étoffes ramagées et fait petiller avec une richesse inouïe tout ce confus amas de magnificences. De tels éclats et de telles irradiations chez un autre peintre que Delacroix éteindraient les chairs des personnages ou les feraient paraître boueuses; mais regardez un peu, s'il vous plaît, le pied chaussé d'un cothurne de l'Héliodore : il est d'un ton si fin, si riche et si frais, qu'il brille encore au milieu de cette cascade de pierreries. Cette peinture, comme toutes les autres de la chapelle, est exécutée à la cire, dont les tons ombrés et mats n'ont pas ordinairement cet éclat; mais M. Delacroix fait de sa palette ce qu'il veut, quelle que soit la nature des couleurs dont il la charge. Il trouve mille artifices pour réveiller une teinte froide, pour varier une localité forcément monochrome... Ces jeux de couleur si merveilleusement réussis n'ôtent rien au sérieux de la composition et n'en diminuent pas la valeur morale. L'œil, amusé un instant de tout ce brio, maintenu pourtant dans la gravité de la fresque, se reporte bien vite à l'ange cavalier, si fier et si superbe de pose, si rutilant et si fulgurant de couleur. Il admire longtemps la tête pâle, irritée et implacable des anges qui battent de verges le profanateur... » Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi enthousiastes que Th. Gautier en parlant de l'*Héliodore*; quelques-uns ont reproché à l'auteur de n'avoir développé que le côté purement matériel du sujet; de n'avoir pas su donner à ses anges ce caractère de force et de grâce, de vigueur et de sérénité que Raphaël a si bien exprimé dans les siens; d'avoir tout sacrifié à l'éclat, à la variété, à la disprure du coloris. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Delacroix restera comme un chef-d'œuvre de l'art moderne.

HÉLIODORE, statuaire grec qui vivait à une époque incertaine. D'après Pline, il excellait à représenter les athlètes, les soldats, les sacrificateurs. Du temps du célèbre naturaliste, on voyait à Rome un groupe en marbre représentant *Pan et Olympus luttant*, et regardé comme le chef-d'œuvre de cet artiste.

HÉLIODORE, écrivain grec d'Athènes, surnommé **le Périégète**, qui vivait au IIe siècle av. J.-C. Il avait composé, sur les objets d'art qui décoraient l'Acropole, un ouvrage dont Pline s'est beaucoup servi. Des fragments de sa description ont été publiés dans les *Historicorum Græcorum Fragmenta* de C. Müller.

HÉLIODORE, grammairien grec qui vivait au Ier siècle av. J.-C. Il compta au nombre de ses élèves le grammairien Mimitius Pacatus et composa des ouvrages souvent cités par les auteurs anciens, un *Traité de musique*, un *Manuel de versification*, des *Commentaires* sur Homère, etc.

HÉLIODORE, chirurgien grec du Ier siècle de notre ère. Il vivait à Rome sous l'empire de Trajan et du temps de Juvénal, qui parle de lui dans sa VIe satire. Quoique cité plusieurs fois dans les ouvrages de Galien et de Paul d'Egine, et mis à contribution par Oribase, Héliodore était tombé dans l'oubli, lorsque la publication de quelques fragments de ses œuvres vint rajeunir sa gloire et faire regretter la perte de presque tout ce qu'il avait écrit. Les seuls fragments que l'on ait retrouvés de lui sont sur les luxations et les fractures, et sont insérés dans la collection de Cocchi : *Græcorum chirurgici libri... ex collectione Nicetæ* (Florence, 1754, in-fol.).

HÉLIODORE, célèbre romancier grec, évêque de Tricca (Thessalie), né à Émèse, en Syrie. Il vivait vers la fin du IVe siècle. On ne sait presque rien de certain sur sa vie. Il avait composé, probablement dans sa jeunesse, un roman qui est resté le chef-d'œuvre du genre dans la littérature grecque, les *Ethiopiques* ou les *Amours de Théagène et de Chariclée*, et dont le texte grec a été publié pour la première fois à Bâle en 1534. Amyot en donna, en 1547, une traduction française, qu'il retoucha en 1559, et qui a été revisée, en 1822, par M. Trognon. Elle est restée la meilleure version française du roman grec, dont il a été donné un grand nombre d'éditions et de traductions.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, sur la vie duquel on ne possède aucun renseignement. Il ne nous est connu que par un court traité d'optique, intitulé *Kephalaia tôn optikôn*, et principalement emprunté à l'optique d'Euclide. Ce traité, imprimé pour la première fois avec l'ouvrage d'Euclide et une traduction italienne par Ignatius Dante (Florence, 1573, in-4º), a été fréquemment réédité depuis.

HÉLIOFUGE adj. (é-li-o-fu-ge — du gr. *hêlios*, soleil, et du lat. *fugo*, je fuis). Hist. nat. Qui fuit le soleil.

— Bot. *Pôle héliofuge*, Lame inférieure de la feuille des héliotropes, celle qui est toujours opposée au soleil.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, tribu des blaps, dont l'espèce type vit au Chili.

HÉLIOGABALE ou **ÉLAGABALE**, empereur romain, né vers l'an 204 de notre ère, peut-être du commerce de l'impudique Soœmias, femme de Varius Marcellus, avec son neveu Caracalla, mis à mort en 222. Emmené jeune à Emèse, il y devint prêtre du Soleil, qu'on adorait dans cette ville tyrienne, sous la forme d'une pierre noire conique, et auquel on avait élevé un temple sous le nom d'*Elagabale*. (V. notre article ASIMA.) Ce nom lui fut donné lorsqu'il eut été revêtu de la pourpre. Originairement, il s'appelait Varius Avitus Bassianus. Sa jeunesse et sa beauté charmèrent la légion d'Emèse, travaillée d'ailleurs par les intrigues de sa grand'mère, Julia Mœsa, et il fut proclamé auguste l'an 218; il avait alors quinze ans. Macrin envoya contre la légion révoltée un corps de troupes qui fut vaincu; lui-même marcha en personne contre son rival, perdit une bataille sur les frontières de la Syrie et de la Phénicie, et fut massacré. Le sénat romain, avec sa servilité habituelle, se déclara en faveur du vainqueur. Le règne d'Héliogabale fut le signal de l'invasion de Rome par les croyances et les mœurs orientales. La ville des Césars vit arriver un jour son empereur syrien, personnage étrange, vêtu en femme, avec des étoffes de soie et d'or et une robe traînante, à la phénicienne, le tour des yeux peint, les joues fardées de vermillon, portant la tiare des prêtres du soleil, un collier, des bracelets, des sandales ornées de pierres gravées, dansant et marchant à reculons devant la fameuse pierre noire, et environné d'eunuques, de courtisanes, de nains, de bouffons, etc. La folie et l'impudicité montèrent avec lui sur le trône; la cruauté s'y assit aussi, car, outre les meurtres politiques qui marquaient chaque changement de règne, et qui ne manquèrent pas à celui-ci, il faut noter le sacrifice des victimes humaines au dieu du prince, victimes choisies dans les premières familles d'Italie. Tout ce qu'une imagination en délire peut rêver de plus extravagant fut réalisé par Héliogabale; cet enfant insensé donna au monde le spectacle de tous les excès, de toutes les turpitudes et de toutes les infamies; son règne ne fut qu'une saturnale dont on chercherait vainement un second exemple dans l'histoire, et rien ne peint mieux l'avilissement du peuple romain que sa soumission à un tel monstre. Son impudicité fit oublier celle de Tibère et de Néron, et il serait impossible de rapporter dans aucune langue moderne les détails que donne à ce sujet l'historien Lampride, qui, cependant, prétend reculer devant un récit complet. Au milieu de ces impuretés et de ces débauches sans nom, ce règne est encore remarquable par les prodigalités inouïes, les pompes extravagantes, le luxe effréné, qui le font ressembler aux légendes arabes.

« Les empereurs d'origine romaine, dit M. Zeller, ceux de la famille particulièrement raffinée des Césars, avaient cru épuiser au service de leurs délicatesses et de leurs débauches les inventions les plus subtiles, et lasser par leurs caprices la patience de leurs sujets. Ce prêtre imberbe de l'Asie Mineure vint en remontrer aux césars occidentaux, en fait de molles voluptés ou d'obscènes plaisirs, et dans l'exercice de la tyrannie. Ce voluptueux couchait dans des lits d'argent massif, sur du duvet pris sous les ailes des perdrix, et il en changeait souvent; il se faisait traîner sur des coussins moelleux et dans des chars chamarrés d'or et d'argent, attelés d'éléphants, de tigres apprivoisés, et quelquefois de femmes demi-nues. Dans ses banquets à vingt-deux services, et qui ne coûtaient pas moins de cent mille sesterces, paraissaient chaque jour tous les produits de la création. Il tenait à ce que les bêtes qu'on lui servait conservassent leur forme naturelle et leur air vivant, sous leurs apprêts culinaires, à ce point qu'il ne touchait qu'aux poissons accommodés à une sauce couleur de mer et assez transparente pour les laisser briller dans leur robe d'écailles. Il arrosait le tout d'un vin rose, qu'il avait inventé ou au moins perfectionné. Pendant le repas, des lambris tournants inondaient les convives de fleurs et d'aromes, et il laissait aux convives qu'il aimait l'argenterie et les coupes dont ils s'étaient servis. Quelquefois, se faisant un jouet de ses parasites, ce gamin de la tyrannie leur servait la représentation en relief ou en tapisserie des mets les plus succulents, les faisait asseoir sur des outres gonflées de vent, qui, en s'affaissant, les faisaient rouler par terre, et alors il lâchait sur eux, pour rire de leur peur, ses lions, ses léopards et ses ours, auxquels il avait fait préalablement arracher les ongles et les dents. »

Il nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbeaux, de cervelles de faisans et de grives, de têtes de perroquets; il donnait à ses chiens des foies de canards, à ses lions des faisans, à ses chevaux des raisins d'Apamène; il ne mangeait que certaines parties d'oiseaux ou de poissons qu'il fallait souvent aller chercher dans les contrées les plus éloignées, langues de paons ou de flamants, talons de chameaux, laitances de lamproies ou de loups marins, cervelles de rossignols, etc., le tout saupoudré de perles broyées, d'ambre ou de poudre d'or. Les auteurs anciens sont pleins du détail de ces folies.

La même profusion se faisait remarquer dans les présents qu'il offrait à la populace romaine, toujours prête à acclamer qui la soudoyait et lui prodiguait les trésors de l'État. Au reste, il ne dissimulait point son mépris pour la religion et les institutions romaines; il prétendait détrôner Jupiter et il avait bâti à son dieu un temple sur le mont Palatin; il maria sa pierre noire à la lune (il fallut que tous les sujets de l'empire contribuassent aux frais de ces noces extravagantes); lui-même épousa une vestale et la répudia peu après. Il choisissait les dignitaires parmi ceux qui possédaient les qualités qui rendent propre à la débauche ou parmi ceux qui payaient les plus fortes sommes. Il avait donné à sa grand'mère, Julia Mœsa, un siége dans le sénat, auprès des consuls, et il créa un sénat de femmes, qui délibérait sur la préséance, les formalités de l'étiquette, les honneurs de cour et la forme des parures et des bijoux. Parmi les mille actes de folie de ce bouffon impérial, il faut encore rappeler cette bizarre fantaisie de rassembler dans son palais toutes les prostituées de Rome, et, vêtu comme elles, de leur adresser un discours sur les devoirs de leur état, et de leur donner le titre plein de justesse de *compagnes*. Sur les instances de sa mère et de son aïeule, il avait adopté son cousin Alexandre Sévère, et lui avait décerné le titre de césar; mais bientôt, jaloux de sa popularité, il avait d'abord essayé de le corrompre, puis tenté de le faire assassiner. Les prétoriens se soulevèrent, l'assiégèrent lui-même dans son palais, et le tuèrent dans les latrines où il s'était réfugié. On lui coupa la tête; son cadavre, traîné jusqu'à un égout, ne put entrer dans l'ouverture, et fut jeté dans le Tibre (222). Son règne avait duré quatre ans.

HÉLIOGRAPHIE s. f. (é-li-ô-gra-fî — du gr. *hêlios*, soleil; *graphô*, j'écris). Astron. Description du soleil.

— Physiq. Art général de fixer l'image lumineuse de la chambre noire : *La daguerréotypie et la photographie sont des procédés divers d'une même science, l'*HÉLIOGRAPHIE. *Tant que l'*HÉLIOGRAPHIE *est restée contenue dans les limites du daguerréotype, il eût été insensé de prédire la vulgarisation de ses produits.* (F. Roubaud.) ‖ Art de graver par l'effet des rayons solaires : *En quelques minutes, l'*HÉLIOGRAPHIE *transporte maintenant un dessin sur la pierre.* (Deriége.)

— Encycl. V. PHOTOGRAPHIE.

HÉLIOGRAPHIQUE adj. (é-li-o-gra-fi-ke — rad. *héliographie*). Qui se rapporte à l'héliographie : *Image* HÉLIOGRAPHIQUE. *Gravure* HÉLIOGRAPHIQUE.

HÉLIOGRAVURE s. f. (é-li-o-gra-vu-re — du gr. *hêlios*, soleil, et de *gravure*). Gravure héliographique.

— Encycl. V. PHOTOGRAPHIE.

HÉLIOÏDE adj. (é-li-o-i-de — du gr. *hêlios*, soleil; *eidos*, aspect). Zool. Qui ressemble au soleil, par la disposition de ses cils rayonnants.

HÉLIOLITHE s. m. (é-li-o-li-te — du gr. *hêlios*, soleil; *lithos*, pierre). Zooph. Nom donné par les anciens auteurs à des animaux radiaires pétrifiés, notamment à certains polypiers tels que les astrées et les madrépores.

— Minér. Substance translucide, de couleur brunâtre ou jaunâtre, à paillettes cuivrées ou dorées, dont il paraît exister deux variétés, l'une que l'on rapporte à l'orthose et l'autre que l'on croit appartenir à l'oligoclase. C'est le minéral que l'on appelle ordinairement *aventurine orientale*, et qui, dans le langage vulgaire, porte le nom de *pierre du soleil*.

HÉLIOMANE, s. m. (é-li-o-ma-ne — du gr. *hêlios*, soleil; *mania*, passion). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, tribu des cérambyx, comprenant un petit nombre d'espèces.

HÉLIOMÈTRE s. m. (é-li-o-mè-tre — du gr. *hêlios*, soleil; *metron*, mesure). Astron. Instrument dont on sert pour mesurer les diamètres apparents et les petites distances célestes.

— Encycl. Cet instrument a été inventé par Bouguer. Il sert à mesurer les diamètres du soleil et des planètes, et les petites distances apparentes entre les corps célestes. Nous reproduisons en partie la description que M. Delaunay a donnée de cet appareil et de son emploi.

« L'*héliomètre* conduit au même résultat que le micromètre à fils parallèles, mais avec un plus grand degré d'exactitude. Il consiste essentiellement en une lunette astronomique sans réticule, dont l'objectif est coupé en deux parties égales par un plan mené par son axe de figure. Les deux moitiés de l'objectif, placées convenablement à côté l'une de l'autre, forment, par leur ensemble, une lentille qui agit sur les rayons de lumière de la même manière que si elle était d'un seul morceau de verre; mais, tandis que l'une des moitiés A de cet objectif est fixée au corps de la lunette, l'autre moitié B peut glisser dans le sens du plan qui les sépare, de manière à prendre la position représentée dans la figure. Le mouvement de cette seconde moitié de l'objectif se produit à l'aide d'un vis à tête graduée. On comprend tout de suite que, lorsque les deux moitiés de l'objectif sont placées à côté l'une de l'autre comme l'indique notre figure, elles ne peuvent plus être regardées comme constituant par leur ensemble une seule et même lentille. Voyons ce qui se passe dans ce cas. Une lentille agit sur les rayons émanés d'un des points d'un objet éloigné, en les faisant converger vers un second point, qui sera

l'image du premier. Mais il n'est pas nécessaire pour cela que la lentille ait un contour exactement circulaire. Si l'on coupe une portion de la lentille, la portion restante fonctionnera comme la lentille entière, et l'image ira se former au même point. Chacune des deux moitiés de l'objectif de l'*héliomètre* peut donc être regardée comme une lentille à part, fonctionnant indépendamment de l'autre moitié. Cela posé, lorsque les deux parties de l'objectif sont juxtaposées dans toute leur étendue, de manière à former une seule lentille complète, les images qu'elles produisent coïncident; mais aussitôt que l'on fait glisser la moitié B sur l'autre, on voit l'image du soleil se dédoubler, tandis que l'image produite par la demi-lentille A reste immobile; celle qui correspond à la demi-lentille B se déplace de plus en plus, à mesure qu'on fait mouvoir la vis, et il arrivera bientôt un moment où l'image mobile du soleil n'aura plus avec l'image immobile qu'un seul point de contact. A ce moment, la première se sera déplacée d'une quantité précisément égale au diamètre de l'image du soleil.

» D'un autre côté, la longueur de ce diamètre sera facile à connaître, si l'on a gradué la vis, à l'aide de laquelle on fait mouvoir la moitié mobile de l'objectif, de manière qu'on

sache à quel diamètre apparent correspond le nombre de tours et la fraction de tour que l'on a fait faire à cette vis, pour faire passer les deux images du soleil d'une coïncidence parfaite à un simple contact de leurs bords. Pour effectuer cette graduation, on peut observer successivement divers cercles blancs tracés sur des cartons, et entourés de fonds noirs, que l'on place à des distances connues et très-grandes du lieu où est installé l'*héliomètre*. Connaissant la distance à laquelle se trouve un de ces cercles, ainsi que la grandeur de son diamètre, on en conclut sans peine son diamètre apparent, et l'on note le nombre de tours et la fraction de tour dont on a fait tourner la vis, pour amener les deux images du cercle à être tangentes l'une à l'autre. Ayant formé un tableau des résultats obtenus ainsi avec plusieurs cercles placés à diverses distances, on en déduira facilement la valeur du diamètre apparent qui correspond à un nombre donné de tours de vis. »

Bouguer employait deux objectifs distincts, placés à côté l'un de l'autre, et mobiles l'un par rapport à l'autre. L'*héliomètre* est un des instruments les plus importants d'un observatoire.

HÉLIOMÉTRIQUE adj. (é-li-o-mé-tri-ke — rad. *héliomètre*). Astron. Qui a rapport à l'héliomètre ou à la mesure des petites distances et des petites dimensions célestes : *Procédés* HÉLIOMÉTRIQUES.

HÉLIOPATE s. m. (é-li-o-pa-te — du gr. *hêlios*, soleil; *pateô*, je marche). Entom. Syn. d'HÉLIOPHILE.

HÉLIOPHILE s. m. (é-li-o-fi-le — du gr. *hêlios*, soleil; *phileô*, j'aime). Erpét. Section du genre lézard.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères hétéromères, de la famille des mélasomes, comprenant une quinzaine d'espèces, qui habitent pour la plupart l'Europe méridionale.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, type de la tribu des héliophilées, comprenant plus de quarante espèces.

—Encycl. Bot. Les *héliophiles* sont des plantes herbacées ou sous-frutescentes, à tiges rameuses, portant de longues grappes de fleurs blanches, jaunes, roses ou bleues. Ce genre comprend plus de quarante espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. L'*héliophile* velue est la plus intéressante : c'est une plante de $0^m,20$ à $0^m,30$, à fleurs d'un bleu d'azur, marquées d'une tache blanche à la base des pétales. Cette jolie espèce est cultivée dans nos jardins; elle sert à orner les corbeilles et à faire des bordures. Elle préfère un sol léger. Ses fleurs se succèdent depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin d'août.

HÉLIOPHILÉ, ÉE adj. (é-li-o-fi-lé — rad. *héliophile*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre héliophile.

— s. f. pl. Tribu de la famille des crucifères, ayant pour type le genre héliophile.

HÉLIOPHOBE s. m. (é-li-o-fo-be — du gr. *hêlios*, soleil; *phobeô*, je crains). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des noctuelles, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe : *L'*HÉLIOPHOBE *populaire se trouve, en juillet, dans le nord de la France.* (Duponchel.)

HÉLIOPHORE s. f. (é-li-o-fo-re — du gr. *hêlios*, soleil; *phoros*, qui porte). Echin. Division des clypeastres, genre d'échinodermes.

HÉLIOPHTHALME s. m. (é-li-o-ftal-me — du gr. *hêlios*, soleil; *ophthalmos*, œil). Bot. Syn. de RUDBECKIE, genre de composées.

HÉLIOPLASTIE s. f. (é-li-o-pla-stî — du gr. *hêlios*, soleil; *plassein*, former). Procédé de gravure photographique, inventé en 1855 par M. Poitevin, et au moyen duquel on obtient des planches gravées en creux ou en relief.

HÉLIOPOLIS, en égyptien *On*, ville de la basse Egypte, sur le canal de Trajan, à 11 kilom. du Caire. Une bourgade égyptienne, du nom de Matarieh, occupe l'emplacement de cette ancienne Cité du Soleil, dont les ruines présentent un grand intérêt archéologique. « L'enceinte de la ville antique, dit M. Maxime du Camp, se distingue encore sous les collines de décombres qui la recouvrent; elle était en briques crues, et s'ouvrait, de distance en distance, par des portes fermées de jambages monolithes en calcaire tendre et couverts d'inscriptions. » De forme irrégulière, elle s'étendait sur un immense espace mesurant environ 1,250 mètres dans un sens et 9,560 dans l'autre. Héliopolis était renommée par son vaste et beau temple du Soleil, dont Strabon vante les merveilles. Ce temple était précédé d'une longue avenue de sphinx et de plusieurs obélisques érigés par les pharaons de la première dynastie. Ces obélisques furent transportés plus tard, les uns à Alexandrie, les autres à Rome; un seul est resté debout, mais la partie inférieure est enfoncée dans le sol; il a $20^m,75$ de hauteur au-dessus du sommet du piédestal; c'est le plus ancien obélisque connu de toute l'Egypte; M. Brugsch en a traduit ainsi l'inscription, identiquement répétée sur les quatre faces :

« Le Horus, la Vie de ce qui est né, le roi de la haute et basse Egypte Chépèrka-Ra, le Maître des couronnes, la Vie de ce qui est né, le Fils du Soleil, Ousertésen, aimé des esprits de la ville, vivant à toujours, l'Epervier d'or, la Vie de ce qui est né, le dieu gracieux Chépèrka-Ra, a érigé cet obélisque au commencement de la fête d'une panégyrie; il l'a fait, celui qui accorde la vie à toujours. »

On voit encore quelques débris de l'avenue des sphinx dans le voisinage de l'ancienne porte N.-O. Strabon parle de lacs qui ont disparu; mais on montre, dans un jardin, un énorme sycomore à l'ombre duquel, suivant la légende, Joseph, la Vierge et Jésus se reposèrent lors de leur voyage en Egypte.

D'après la description de Strabon, la ville était située sur un terrain élevé, au bas duquel des étangs ou grands réservoirs recevaient l'eau des canaux du Nil. L'invasion de Cambyse porta à Héliopolis un coup dont elle ne se releva jamais. Lorsque Strabon la visita, il ne lui restait qu'un petit nombre d'habitants. La plaine dans laquelle s'élevait Héliopolis fut, en 1517, le théâtre d'une brillante victoire de l'empereur ottoman Sélim sur les mameluks. C'est aussi dans le voisinage d'Héliopolis que Kléber, le 19 mars 1800, mit en déroute, avec 6,000 Français, une armée de 70,000 Turcs.

Héliopolis (BATAILLE D'). Bonaparte n'eut pas plutôt quitté l'Egypte qu'un double sentiment éclata dans l'armée qu'il abandonnait à ses destinées : un désir irrésistible de revoir la patrie, et la conviction qu'il était impossible de conserver à la France cette magnifique colonie. Nos généraux, malheureusement, partageaient eux-mêmes cette double impression et la communiquaient à leurs soldats avec une déplorable absence de réserve. Kléber, que Bonaparte avait désigné pour lui succéder dans le commandement, ne pouvait remédier à cette disposition générale des esprits, car, plus que tout autre, il avait contribué à la faire naître. Ame héroïque, se détendant comme un ressort puissant dans les grands dangers, mais caractère faible et indécis là où il aurait fallu déployer une énergie calme et soutenue, il crut un des premiers à la nécessité d'évacuer l'Egypte, pourvu que ce fût à des conditions compatibles avec l'honneur de l'armée qu'il commandait. Les Anglais, en effet, bloquaient tous les ports, et le grand vizir s'avançait à travers les déserts de la Syrie, à la tête d'une armée que les historiens évaluent de 60,000 à 80,000 hommes. Kléber, découragé, ne recevant ni nouvelles ni renforts de France, jugea la situation désespérée, et conclut avec le commodore anglais sir Sidney Smith et les commissaires turcs la fameuse convention d'El-Arisch (28 janvier 1800); il y était stipulé que l'armée française livrerait successivement tous les points qu'elle occupait, puis qu'elle serait ramenée en France sur les vaisseaux anglais, avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec armes et bagages. Mais Sidney Smith n'avait pas des pouvoirs suffisants pour engager son gouvernement, et, tandis que Kléber commençait loyalement à faire exécuter la convention d'El-Arisch, l'amiral Keith lui envoyait une dépêche contenant les expressions suivantes : « J'ai reçu des ordres positifs de Sa Majesté Britannique de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée que vous commandez, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre et abandonnerait tous les vaisseaux contenus dans le port d'Alexandrie. » Kléber, indigné, prit à l'instant la résolution de livrer bataille aux Turcs. Certain que l'armée partagerait ses sentiments dès qu'elle connaîtrait la lettre odieuse de l'amiral anglais, il la fit imprimer pendant la nuit et elle servit de proclamation; il y ajouta ces simples paroles : « Soldats! on ne répond à de telles insolences que par des victoires; préparez-vous à combattre. »

Le 20 mars 1800, à trois heures du matin, l'armée française sortit du Caire et se déploya dans les plaines fertiles qui bordent le Nil, ayant le fleuve à gauche, le désert à droite, et, en face, mais au loin, les ruines de l'antique Héliopolis. La clarté du ciel, toujours lumineux dans ces climats, suffisait pour que les mouvements s'exécutassent avec ordre, mais elle était trop faible pour que les ennemis pussent les apercevoir. Kléber composa sa ligne de bataille de quatre carrés : ceux de droite commandés par le général Friant, ceux de gauche par le général Régnier; l'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre, et la cavalerie, en colonnes dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclerc. La première brigade de la division Friant était commandée par le général Belliard, la seconde par le général Donzelot; les deux brigades de la division Régnier étaient aux ordres des généraux Robin et Lagrange. Le général Songis commandait l'artillerie, et le général Samson, le génie. Toutes ces troupes formaient à peine un effectif de 10,000 combattants. L'armée turque, d'après les calculs les plus exacts, était forte d'environ 70,000 hommes. Nassif-Pacha, lieutenant du vizir Ibrahim-Bey, occupait, avec l'avant-garde composée de 5,000 à 6,000 janissaires d'élite et de quelques milliers de cavaliers, le village d'El-Matarieh, où les Turcs avaient élevé des retranchements.

Tandis que Kléber faisait exécuter ses dernières dispositions, il aperçut un détachement de cavalerie et d'infanterie turques, renforcé d'une troupe de mameluks, qui se dirigeait sur Le Caire en se glissant entre le fleuve et notre aile gauche; il le fit aussitôt charger par un escadron des guides. Les Turcs acceptèrent le choc et le rendirent à leur tour; ils enveloppèrent nos cavaliers comme un tourbillon, et ils les eussent certainement taillés en pièces, si le 22e régiment de chasseurs et le 14e de dragons ne se fussent portés à leur secours; ils dispersèrent les Turcs à coups de sabre, et ceux-ci s'éloignèrent à perte de vue. Le général Régnier, avec ses deux carrés, commença alors l'attaque du village d'El-Matarieh; des compagnies de grenadiers reçurent l'ordre d'emporter les retranchements et l'exécutèrent avec une admirable intrépidité. Tandis qu'elles s'avançaient au pas de charge, en formant deux petites colonnes, malgré le feu de seize pièces de canon, qui protégeaient la position ennemie, les janissaires s'élancèrent de leurs retranchements, l'arme blanche à la main, mais ils n'y rentrèrent plus : arrêtés de front par la colonne de gauche, pris en flanc par celle de droite, ils restèrent presque tous sur la place; puis nos deux colonnes, réunies, se jettent dans El-Matarieh sous une grêle de balles, et font un horrible massacre des Turcs, dont une partie seulement parvient à s'enfuir dans la plaine, dans la direction du Caire, sous la conduite de Nassif-Pacha. Le village d'El-Matarieh regorgeait de butin à la façon des Orientaux : effets de campement, queues de pacha, drapeaux, pièces d'artillerie; mais aucun pillage n'arrêta la marche irrésistible de nos troupes; tous, soldats et généraux, comprenaient la nécessité de n'être pas enveloppés dans un village par la masse de l'armée turque, qui s'avançait rapidement dans la plaine.

L'armée française avait repris peu à peu son ordre du matin. Le général Régnier établit sa division autour de l'obélisque d'Héliopolis. Un rideau, dont la pente est insensible, unit les deux villages de Seriaquous, à notre gauche, et d'El-Merg, à notre droite, au bord d'un petit lac dit lac des Pèlerins. L'armée ottomane prit position sur ces hauteurs, et le grand vizir, dont on distinguait les gardes à leurs armures étincelantes, s'établit de sa personne derrière un bois de palmiers qui entoure le village d'El-Merg.

Kléber donna alors à ses deux généraux de division l'ordre de se porter en avant; Régnier, avec les deux carrés de gauche, dut marcher sur Seriaquous, et Friant sur El-Merg, avec les deux carrés de droite. Celui-ci repoussa d'abord les tirailleurs ennemis, les chassa du bois d'El-Merg, et attaqua avec du canon et des obus le groupe de cavalerie qui formait le quartier général du grand vizir, et qui fut bientôt dispersé. Les Turcs voulurent répondre par le déploiement de leur artillerie, mais sans succès : tous leurs boulets passaient de plusieurs toises au-dessus des têtes de nos soldats. En ce moment, on vit les mille drapeaux de l'armée turque se réunir sur divers points de la ligne ennemie, et une partie de ses cavaliers se précipiter du village d'El-Merg sur les carrés de la division Friant. Heureusement, les profondes gerçures du terrain, effet ordinaire d'un soleil brûlant sur une terre longtemps inondée, ralentirent l'impétuosité des cavaliers turcs. Le général Friant les laissa approcher à demi-portée de mitraille, puis les cribla de décharges meurtrières qui les renversaient par centaines. Ils prirent alors rapidement la fuite; mais ce n'était que le prélude d'une action générale, à laquelle l'armée turque s'apprêtait visiblement. En effet, au signal du grand vizir, la masse de la cavalerie turque s'ébranla toute à la fois et fondit sur nos carrés, qui l'attendaient de pied ferme, deux à droite, deux à gauche, la cavalerie au centre, faisant face devant et derrière, et couverte par une double ligne d'artillerie. Bientôt notre ordre de bataille tout entier est enveloppé d'une nuée de cavaliers, caracolant, tourbillonnant autour de nos carrés, et poussant des cris sauvages. Mais rien ne peut troubler le calme héroïque de nos fantassins; ils attendent le choc, baïonnette baissée, et exécutant un feu continuel sous lequel tombent en foule les brillants cavaliers turcs, impuissants à enfoncer ces carrés terribles qui vomissent la mort sur leurs quatre faces. En vain ces mille groupes de cavaliers tourbillonnent autour de nos soldats et essayent d'arriver jusqu'à eux; ils n'y réussissent que pour tomber aussitôt sous les baïonnettes, tandis que d'autres sont moissonnés par les balles et la mitraille. Cependant, après une longue et effroyable confusion, il semble à nos soldats qu'ils sont pressés moins vivement; bientôt la poussière et la fumée se dissipent, le ciel s'éclaircit, et ils aperçoivent tout autour d'eux des masses d'hommes et de chevaux morts ou mourants, et, dans le lointain, des troupes de cavaliers qui fuient éperdus dans tous les sens. Kléber se lança alors à la poursuite de l'ennemi; l'armée française, conservant son ordre de bataille, traversa rapidement la plaine, et se porta sur El-Kangah, où s'était réfugié l'ennemi. A la vue de nos soldats, il prit de nouveau la fuite en désordre, abandonnant à notre armée tous ses vivres et tous ses bagages. Nous comptions à peine deux ou trois centaines de blessés ou de morts. On peut dire que la bataille d'Héliopolis nous conquit une seconde fois l'Egypte.

HÉLIOPOLITAIN, AINE s. et adj. (é-li-o-po-ti-tain, è-ne). Géogr. anc. Habitant d'Héliopolis; qui appartient à Héliopolis ou à ses habitants : *Les* HÉLIOPOLITAINS. *La population* HÉLIOPOLITAINE.

HÉLIOPOLITE adj, (é-li-o-po-li-te — du nom d'*Héliopolis*). Chronol. Dénomination donnée par Manéthon à deux dynasties égyptiennes, qui sont la IXe et la Xe, et ont existé quarante siècles avant J.-C.

HÉLIOPORE s. m. (é-li-o-po-re — du gr. *hêlios*, soleil; *poros*, pore). Zooph. Genre de polypiers zoanthaires pierreux, de la division des madrépores, comprenant plusieurs espèces vivantes ou fossiles : *Les* HÉLIOPORES *sont des animaux courts et cylindriques, pourvus d'une couronne de tentacules.* (E. Desmarest.)

HÉLIOPSIS s. m. (é-li-o-psiss — du gr. *hêlios*, soleil; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en Amérique. ‖ On dit aussi HÉLIOPSIDE s. f.

HÉLIORNE s. m. (é-li-or-ne — du gr. *hêlios*, soleil; *ornis*, oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux intermédiaire entre les échassiers et les palmipèdes : *Par leur cou très-grêle, leurs formes sveltes et délicates et leur plumage soyeux, les* HÉLIORNES *rappellent les anhingas.* (Z. Gerbe.)

— Encycl. Les *héliornes*, appelés aussi *grébifoulques*, à cause de l'analogie qu'ils présentent avec les grèbes et les foulques, sont des oiseaux à formes sveltes et délicates, à plumage soyeux; leur bec est allongé, pointu et à bords tranchants; leur cou très-grêle; leurs ailes longues et pointues; leur queue ample et arrondie. Ces oiseaux habitent les régions les plus chaudes des deux continents. Ils fréquentent les rivières et les criques, et vivent d'insectes et d'autres petits animaux aquatiques, qu'ils saisissent quelquefois très-adroitement en volant. L'espèce américaine, connue à Surinam sous le nom de *sunberd*, s'apprivoise facilement.

HÉLIOS (Soleil). Les Grecs donnaient ce nom au dieu *Soleil*, que l'on a longtemps confondu avec Apollon. Les mythologues de l'école nouvelle ont presque tous reconnu, au contraire, qu'Apollon et Hélios furent conçus et révérés originairement par les Grecs comme deux divinités entièrement différentes, lesquelles n'ont été confondues plus tard que par un véritable syncrétisme, sous l'influence de la théologie asiatique et de la théologie alexandrine. C'est en ce sens qu'un excellent philologue de nos jours, Dissen, repousse, dans son *Commentaire sur Pindare*, l'identité que l'on avait voulu établir entre Apollon et Hélios, et soutient que, chez les *écrivains classiques*, ces deux divinités sont toujours distinctes. M. Creuzer, lui-même, reconnaît que le fait est vrai en général; mais il prétend que la confusion des deux mythes et des deux cultes remonte beaucoup plus haut que l'époque classique.

Ainsi Apollon, à l'origine, n'aurait pas été un dieu solaire. On peut tirer des chants homériques quelques preuves à l'appui de cette thèse originale et nouvelle. Tantôt, en effet, Homère associe Hélios à toutes les grandes puissances de la nature; tantôt il le réduit à un rôle inférieur et le subordonne aux dieux olympiens, contradiction qui, jointe à la place subalterne donnée au dieu de la lumière dans les cultes populaires de la Grèce, semble indiquer la distinction primitive des deux noms et des deux personnes.

Pourtant la question n'est pas résolue, et les savants partisans de l'identité des deux divinités ont riposté par des arguments dignes de mention. M. Ed. Gerhard remarque, par exemple, que, dans les monuments figurés les plus anciens, Apollon n'est pas dépouillé de ces attributs solaires. M. Guignault fait la même observation au point de vue de la numismatique. M. Creuzer cite des passages d'Eschyle et d'autres poëtes où paraît la confusion des deux cultes. De plus, il remonte au delà de la mythologie grecque; il va chercher dans les mythes de l'Inde et de la Perse l'origine des croyances helléniques, et démontre que, dans les antiques littératures de la Perse et de l'Inde, l'identité est établie entre les deux divinités desquelles sont nés Apollon et Hélios, c'est-à-dire le même dieu considéré sous deux aspects différents. Enfin, M. Welcker, se rangeant à l'avis de M. Creuzer, contre Dissen et Ottfried Muller, ajoute le spirituel argument tout moderne que voici : M. O. Muller venait de mourir en Grèce, frappé d'un coup du soleil de Delphes au pied des Phœdriades : « L'infortuné! s'écrie M. Welcker, il avait toujours méconnu la divinité solaire d'Apollon; fallait-il que le dieu se vengeât en lui faisant sentir des ruines mêmes de son temple combien ses traits sont encore redoutables pour qui ose les braver! »

Malgré ces arguments, dont le dernier surtout paraît sans réplique, nous nous permettrons pourtant de pencher plutôt pour la distinction primitive d'Apollon et d'Hélios. Il est bien, en effet, dans le caractère habituel de la mythologie grecque de créer un dieu pour chaque aspect de la nature, au lieu d'attribuer plusieurs rôles à la même divinité. Chercher une tendance quelconque à l'unité dans le symbolisme grec serait un contre-sens. Il est facile, d'ailleurs, de retrouver les traces du culte particulier d'Hélios, culte d'origine orientale; Hélios, fils du Titan Hypérion et